

lapageblanche
septembre/octobre(2003)numéro(28)

je suis le poète.
Le souffleur de vers.
Le charmeur de serpents qui sifflent sur quelles têtes ?
Le dompteur de feu.
Le matador de votre arène.
La félicité de votre haleine.
Le lit de la rivière où s'électrise le courant de votre sang.
Celui qui hurle à tue-tête votre calomnie.
Qu'écœurera toujours de son poids constant votre bonhomie.
L'aveugle voyant.
Le fou raisonnant.
Le sacrifié sacrificateur.
L'anthropophage de la médiocrité de votre chair.
Votre immondice.
Votre putrescibilité.
La lame de votre rasoir.
Le barillet de votre flingue.
Votre bestialité.
Votre mécontentement.
Le couperet de la guillotine du temps.
Votre semelle de vent.
De plomb.

Je suis le poète, l'éternel.

Jean Sébastien Gallaire

spécifique de connaître le monde par la littérature, en professionnels de la gnoseologie, etc.

La critique et la littérature

III

Si la critique (la critique en général..., celle qui parle de l'œuvre littéraire...) n'a pas pour objet l'illusion dont nous avons parlé, propre aux lecteurs communs et à une partie des critiques, alors quel est son propos ?

Il y a déjà longtemps qu'on dit que la critique parle surtout d'elle-même, que donner l'impression de se dédier à un bouquin ou à un auteur c'est plutôt une stratégie... pour se vanter devant quelques uns; pour s'afficher une compétence et un statut social... En fin de compte dans toute cette affaire, le procès d'évaluation des valeurs artistiques, trop vague, c'est une chose bien secondaire.

D'autre part, on peut voir les « spécialistes » en littérature qui parlent au nom d'autres espaces que l'espace littéraire; par exemple, ils nous décrivent la... langue littéraire en linguistes, ou bien encore ils nous parlent de la manière

On peut trouver aussi des historiens littéraires qui compulsent les informations historiques, comme les « profs » de littérature d'autrefois, aujourd'hui sous telle ou telle appellation plus moderne.

D'autre part c'est vrai aussi que les commentateurs d'œuvres littéraires sont contraints de parler, quand même, de quelque chose; on ne peut pas réduire l'espace du commentaire à des affirmations purement... esthétiques... Dans ce cas l'article sur une œuvre littéraire se réduirait à des... exclamations... Oh, c'est bon !... C'est pas mal du tout !... C'est pas si génial... Etc.

Celui qui examine avec attention ces messages voit sans grand effort que l'« objets » de la recherche littéraire n'est pas, dans son essence, un fait uniquement littéraire ... On a souvent comme « objet » des analyses de questions de sociologie, de psychologie, de linguistique... Sous les astuces du métier on découvre pas mal d'« esquives » plutôt que le choix d'une essence...

L'essence, le noyau de ce qu'on veut encercler, la littérature, s'en va d'autant plus vite que l'effort de l'approcher est plus ardu. Il devient plus brumeux quand on s'attendait à le trouver plus clair... Ce... « centre » demeure un espace libre, où chaque lecteur déploie son brin d'imagination, sa force vive, sa saveur d'imaginer, de se projeter.

Je le répète, il ne faudrait pas quand même s'imaginer que l'imagination déclenchée se trouve dans un espace de liberté absolue... Rien de plus erroné. Nous sommes « programmés » dans une mesure plus grande qu'on est disposé à l'accepter. Nous disposons d'un stock d'idées sur l'art littéraire, d'images de ce que peut être la littérature... Chaque génération (bien que dans ces cadres on peut trouver des innovateurs, des non-conformistes, etc.) a un tonus commun, une envergure et une consistance qui sont ceux de leur époque...

Et tout pour donner vie à sa manière, pour inventer, pour construire l'œuvre suggérée par les lignes d'un bouquin de prose ou de poésie. L'essence de celle-là est donnée par l'acte de lecture, elle ne nous attend pas dans les feuilles endormies. (comme le croient les... « substantialistes » de l'interprétation littéraire...).

Mais, dans ce cas, quel est le rôle réel de la critique? Celui d'inventer à son tour, de créer... Tout le bla-bla sur le caractère scientifique de la critique se réfère soit à des réalités qui peuvent vraiment être étudiées comme des objets de la science, de la linguistique à la... philosophie - mais qui ne se trouvent pas dans l'intimité de la littérature. Soit à des choses qui tiennent de l'inspiration, du vague, de la rêverie et qui ne peuvent avoir grand chose en commun avec les sciences.

Les grands critiques font toujours des œuvres de création – au niveau des préoccupations de leur époque. Que le ton de leur époque soit très... scientifi-

que..., alors ils imposeront leurs énergies d'inventeurs dans des écrits d'apparence « scientifique », dans des discours pseudo scientifiques, toujours à la mesure de leur talent (littéraire!) d'invention...

Roland Barthes a fait avancer avec vigueur dans la vie de l'imaginaire les chars d'attaque sémiotiques... Mais la force d'imaginer un autre genre de commentaire littéraire est bien plus importante que les... résultats effectifs de l'essai. Il a dépassé lui même, d'ailleurs, la sécheresse qu'il a fait s'installer dans les « grilles » des profs de littérature et, à la fin de sa carrière a redécouvert le plaisir (même s'il a voulu nous convaincre qu'il s'agit d'un autre... plaisir...). Le rôle, dans sa carrière de critique, de la foisonnante capacité de création, avant tout et au dessus de tout, est évident. Si la plupart de ses admirateurs ont retenu seulement l'image de ses schémas, c'est une autre affaire, qui tient surtout de la sociologie et de la psychologie des foules que de Roland Barthes...

Je crois qu'on peut voir mieux cette situation si on s'approche aussi de la situation des traducteurs d'œuvres littéraires. Avec le si peu de... concret que nous avons déjà présenté dans le cas du critique (le traducteur fait lui même une évaluation de l'œuvre avant de traduire; il lui faut créer aussi son œuvre avant de lui donner sa version dans l'autre langue), on a pratiquement - surtout dans le cas de la traduction de poésie – une grande liberté qu'il faut coaguler. Le traducteur imagine une œuvre qu'il doit ensuite interpréter dans la langue de la traduction. C'est pour ça que nous avons des traductions du même

poète, de mêmes poésies, etc. qui n'ont presque rien en commun, comme si elles était fabriquées sur des modèles complètement étrangers... C'est aussi pour ça qu'on a même le cas des traductions qui ont une valeur artistique plus grande que... l'original... Le traducteur est dans ce cas dans la peau du critique avec une forte personnalité, original, qui veut imposer son point de vue.

Je crois qu'on peut trouver ici la chance et la malchance de la littérature contemporaine. Lire un livre de fiction est un entraînement vigoureux pour la conscience, pour la condition spirituelle du lecteur. Et, comme tout entraînement vigoureux, la lecture prétend un effort. La lecture des oeuvres littéraires est un pas consistant vers l'indépendance de la pensée... C'est un effort parce qu'elle demande de la participation; le récepteur ne peut attendre passivement que le contenu du livre descende en son moi apathique... Le lecteur reçoit ce que lui même se donne...

C'est inutile de comparer cette lecture avec les... *entertainments* de nos jours... Ceux-là seront toujours bien plus... plaisants... ils ne prétendent à aucun effort...

Ni la consommation que te donnent les interrogations de la critique... La lecture c'est la construction que tu t'obliges à édifier toi même dans ton commerce avec la vraie littérature... C'est à dire la littérature qui ne devient jamais un... digest...

Constantin Pricop

la page blanche

septembre/octobre(2003)numéro(28)

simple poème	03
<i>je suis le poète...</i> J.S. Gallaire	
éditorial	04
<i>La critique et la littérature (III)</i> par Constantin Pricop	
poète de service	07
Jean Sébastien Gallaire <i>Vingt-quatre études</i> - première partie -	
moment critique	20
<i>Cortazarienne et borgienne</i> par Marcos Winocur	
séquence	24
<i>Chroniques 2003</i> (extrait) de Sophie Bykovsky	
notes de lecture	26
<i>Premier indicible</i> de France Weber par Santiago Molina	
poète du monde	27
Paul Celan <i>Atelier – traduction</i> par l'Atelier <i>Quelque chose a eu lieu</i> par Michèle Elbaz	
non poésie du monde	34
<i>Il règne un désir d'espoir</i> <i>à jamais inassouvi</i> par Sarah Péetrovna Struve	
e-poésies	36
Hervé Chesnais, Philippe Bray Normand, David Daurat Serge Marlot, Serge Creppy Jorge Lucio de Campos, Sophie Bykovsky Santiago Molina, Pierre Lamarque	

S o m m a i r e

Jean-Sébastien Gallaire

Vingt-quatre études - Première partie -

L'auteur des textes que nous avons choisi de présenter dans ce numéro d'automne et dans le suivant, se nomme Jean-Sébastien Gallaire.

Né en 1976 en Haute-Saône, Jean-Sébastien prépare une thèse sur Michel Leiris à l'université des Lettres de Nancy. Ses lectures de Jean Tardieu, René Char, Francis Ponge ou encore George Perros, l'ont nourri, nous dit-il, et il ajoute : « j'ai choisi de privilégier la forme fragmentaire pour interroger le monde et les rapports qu'entretient avec lui l'écriture ». Plusieurs de ses textes paraîtront prochainement dans les revues *L'absolu* et *Portique*.

L'écriture est pour lui « la seule forme de présence possible ».

P.L

Et la rage au cœur et l'idée de la mort toujours à réinventer qui coule dans mes veines, faisant battre mon pouls et lever ma queue, j'agite ma plume sur le papier tantôt comme un poignard, long et effilé, entre les doigts crispés d'un assassin – et les gouttes d'encre qui perlent à son extrémité ont la couleur du sang de ma victime apeurée ; tantôt comme un sexe à l'extrémité oculaire branlée jusqu'au (coup de foudre d'explosion comme un baril de poudre) foutre par une main habile – et l'encre qui jaillit sur le papier a l'odeur délicieuse à en pâmer ! du sperme.

D'un même mouvement, tuer et jouir, s'offrir au spectacle, comme à une idole au sacrifice d'autrui et s'ouvrir à la mort qui n'en finit pas ! de sa course vagabonde : l'acte d'écrire.

Ce qui, selon moi, rendrait compte au plus proche du réel de ce vers quoi désespérément je tends : le portrait que voudra bien réaliser de ma personne quelque Basil Halward de mon élection, représentant l'ombre d'un vieil homme sanieux des plus quelconques mais qui sut sa vie durant voir clair en lui et guider ses pas dans son voyage, tenant une plume d'une main saisie dans le geste d'écrire, tandis que de l'autre il branle avec vigueur son sexe aux veines rouges gonflées de sang et à la taille anormalement démesurée dans le but d'atteindre au même moment la vérité de son être, qui gît au plus profond de lui et aura toujours la couleur du sacré ; tels deux amants qui, dans leur étreinte sépulcrale, s'éteignent à bander contracter simultanément leurs muscles afin d'exprimer en un même concert de râles le point culminant paroxysme de leur jouissance : l'orgasme (hors de ma vue ! spasme de la mort).

Ecrire, aussi bien je pourrais dire : jouir... ou plutôt : jouer à jouir de ma fidèle solitude.

J.S. Gallaire

Et je rêverai toujours – le corps oscillant entre les deux pôles de sa finitude, dont seule l'exhalaison régulière du souffle propre aux dormeurs le différencie du cadavre sur son lit de deuil – et je rêverai toujours, les paupières closes sur le chapitre de mes jours, de ce lieu unique et fascinant situé quelque part dans la typographie de mon sacré nocturne.

C'est un petit chemin pavé que bordent des buissons d'épines, entre les pierres des touffes sauvages de mauvaises herbes ; c'est un petit chemin frappé par une pluie légère, que j'emprunte sans avoir à rendre de compte.

C'est un petit chemin à la lisière d'une épaisse forêt, d'où sourd un filet d'eau dont le chant abreuve mes oreilles et dont les branches fines et rigides cinglent dans sa course à l'allure vagabonde mon visage en feu.

C'est dans ce paysage onirique drapé des couleurs des fées, vierge de toute empreinte du réel, que le rêveur que je suis mène dans son somme une course contre la montre et erre à la recherche de quel objet ? de quelle personne mystérieuse et d'impénétrable rencontre ?

C'est un lieu familier, auréolé des fastes du merveilleux, si proche et à la fois si éloigné de moi que dans la tâche consistant à l'embrasser j'échoue à chaque tentative ; m'étant tellement connu que j'y peux déambuler les yeux fermés - comme en équilibre sur sa corde un funambule somnambule sous le chapiteau du ciel –, mais que je redécouvre pourtant chaque nuit à travers les lunettes de l'insolite comme s'il s'agissait pour moi de la première !

J.S. Gallaire

Refusant le monde, la marche du monde et sa course folle, ce monde qui en somme ne tourne pas rond, j'ai trouvé refuge dans le no man's land entre prose et poésie. La seule utilité que je donne à mon activité littéraire est de me sauver, fuir à grandes enjambées de plume la réalité. Les phrases que je bâtis chaussent mes pieds de bottes de sept lieues. Je cours, fuis dans le dédale de la feuille blanche. Les mots que je dresse comme une armée sur un champ de bataille entre le monde et moi, sont autant de masques leurres phares faux-semblants crocs-en-jambe trompe-l'oeil derrière lesquels je me retranche me dissimule, imposant à mon esprit toute autre chose que l'immonde réalité.

Pas seulement de ma part esprit de contradiction ou souci de me situer en marge lorsque j'écris cela. Quel sacrifice, quelle libation suis-je donc rendu à offrir ? quelle croisade à mener et à travers le parcours de quelles mers ? quel feu pour m'immoler et quel châtiement pour me punir ? quelles tours pour se dresser puissamment comme d'immenses rocs sur mon chemin, afin de solliciter les faveurs de ce que depuis toujours j'ai élu comme seul et unique dieu : la poésie ?

Et si je trouvais, par miracle !, réponse à cette lancinante question, tout ne resterait-il pas suspendu, figé, obligé alors que je serais de trouver vers quel autel de quel temple, illuminé par la lumière de quels vitraux ou au contraire plongé dans quelle obscurité, il me faudrait gagner, afin de rendre sacré ce langage dont - à l'instar du premier homme venu - je suis doué ?

Dans les ténèbres, la route semble toujours plus longue et périlleuse...

M'imposer des rites comme il sied à toutes formes religieuses, observer une quelconque pénitence, respecter dès aujourd'hui les cultes qu'il s'agira demain d'imaginer, parcourir sans délai un pèlerinage à inventer ; m'ordonner en somme dès à présent autre que je ne suis : tel serait peut-être la voie à suivre, le gigantesque chantier à mettre en branle, afin qu'il me soit permis d'être plus souvent visité par celle qui tient haut son étendard, et d'éprouver à son encounter une indestructible et fidèle foi.


Ne pas prendre des vessies pour des lanternes ni la poésie pour autre chose que ce qu'elle n'est réellement à mes yeux : un démiurge, un faiseur de miracles ; une forme primaire et primordiale de religion à laquelle n'est nécessaire qu'un unique fidèle afin de dispenser pour l'éternité sa lumière.

J.S. Gallaire

Selon quel principe énoncé par Dieu sait qui ? ne brûlerais-je ma vie les bras en équilibre sur le fil tranchant du rasoir, ne me résignerais-je à mener ma barque au fil tranquille de l'eau, à vivre selon les caprices du ciel : au fil du temps, lorsque, ayant remis sur le métier vainement vingt fois mon ouvrage, je ne progresse, sur la surface livide du papier, qu'au prix de nombreux efforts au fil de ma plume ?

N'est-ce pas parce qu'elle est d'un teint cadavérique qu'effraie la page blanche ?

J.S. Gallaire



Semblable à la princesse emprisonnée dans sa tour d'argent que nul ne vient délivrer et qui trompe le cours du temps à filer avec un fuseau ; au personnage du conte qui, avant d'expier son défaut de curiosité, demande à qui guette à travers la fenêtre la venue de ses frères seuls capables de repousser le danger : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » et qui, désespéré, las, s'entend toujours répondre : « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie » ; à Pénélope qui brode sa toile – véritable travail de Sisyphe - en attendant de revoir un beau jour son intrépide et impavide mari lancé à la poursuite d'inextricables aventures ; à la femme orientale qui s'échine pendant mille et une nuits à repousser l'instant fatal, par la seule magie de la lecture à voix haute, douce et suave, de ses contes.

Semblable à tous ceux-là et cependant identique à aucun, aimant et cultivant trop ma petite graine de différence (graine de folie, qui affole mais dont on raffole par-dessus tout ?) pour qu'une telle comparaison ne m'apparaisse pas comme une énorme fraude qui sans l'ombre d'un doute jaillirait aux yeux du lecteur en même temps qu'elle salirait et souillerait le papier que ride et dévergonde ma plume, me tâchant par la même occasion d'une indélébile culpabilité.

Semblable, malgré tout, à tous ceux qui attendent, se nourrissent d'espoir – aussi vital que le lait pour les petits de la louve – je bâtis cet édifice de mots, frêle château de cartes d'où, perché sur son point culminant et surplombant ainsi la vaste étendue du langage, j'attends qu'un événement d'ordre extraordinaire vienne soudainement poindre à l'horizon (genre prince charmant jaillissant comme un spectre d'un nuage de poussière que soulève les sabots de son beau cheval blanc). Evènement qui, rompant le charme – tel le baiser qu'on applique sur les lèvres de la Belle aux Bois Dormants - me ferait mieux vaut tard que jamais ! « regagner mes pénates » : le mien pays de la poésie.

J.S. Gallaire

Analogie genre mariage de la carpe et du lapin, issue de mon panthéon personnel où règnent en tyrans d'étranges êtres de langage fantasques et fantomatiques, auréolée de tout le merveilleux dont sont ceintes les choses intimes (tels ces secrets d'alcôve enfermés à double tour dans le coffre-fort de notre *pathos*) : le rapprochement entre la partie émergée de la coque d'un voilier et la formule, la plus lapidaire possible, que j'aimerais entendre comme une incantation résumer ma vie.

Véritable gageure, pari perdu d'avance tenu pour la seule beauté du geste : quels mots ou expressions faisant figure de révélation désigneront un jour à la fois la mienne règle de conduite que, pas tout à fait battu par les bourrasques de l'âge, je m'efforcerai de suivre « à la lettre », et le véhicule qu'il me tarde d'user pour, « mettant les voiles » avant de définitivement « prendre le large », gagner ma place au soleil de je ne sais quel Eldorado ?

J.S. Gallaire

Terrain de jeu : terrain de vie où l'on s'amuse à construire des pâtés de sable, en formant des moules à l'aide d'un seau, comme je construis aujourd'hui des sortes de pâtés de mots en alignant les unes à la suite des autres chacune des vingt-six lettres de l'alphabet. Jeu de mots que je pratique dans le seul espoir de brûler au feu du langage.

Terrain vague pour mes idées du même adjectif, où l'enfant s'isole du reste de ses camarades pour s'adonner en éprouvant du plaisir à cette forme ludique de construction, comme je m'isole et m'enferme dans ma solitude – prison aux barreaux dorés dont nous sommes les uniques pensionnaires – pour pratiquer mon jeu.

Jeu de l'écriture auquel j'ai sacrifié depuis tant d'années déjà ! toute autre forme de jeux : jeu de l'amour qui, avant que la Fortune déguisée en croupier n'eût prononcé les célèbres « Faites vos jeux », « Les jeux sont faits », « Rien ne va plus ! », me menait déjà tout droit à la banqueroute la plus totale, sans qu'aucune martingale ne vienne à mon secours – tapis vert de mes espoirs déçus - jeu de l'amour que subséquemment, comme un joueur trop épris de son jeu pour le laisser tout à fait à l'abandon et quitter la partie, je ne pratique plus guère qu'en solitaire (ne pouvant ainsi m'en prendre qu'à moi-même au cas où les choses décidément continueraient à tourner mal pour moi) ; jeux sportifs dont le caractère de joute sanglante que j'ai fini par leur reconnaître me tient désormais éloigné le plus possible de leurs terrains ; jeu du chat et de la souris ou du gendarme et du voleur où le joueur jouera toujours à « qui perd gagne ».

Toutes sortes de jeux qui, soit parce qu'ils me sont apparus à un moment ou à un autre comme étant dépassés pour quelqu'un de mon âge – moi qui en suis maintenant à mon hiver -, soit parce que, mes forces physiques déclinant, je n'ai eu ni le tempérament ni le courage de continuer à m'y adonner, soit encore qu'il ne me fut guère possible de poursuivre leur pratique dans les rares cas où j'aurais souhaité le faire, toutes sortes de jeux qui, comme des acteurs s'effacent derrière le rideau d'une scène après avoir chaleureusement salué leur public, ont désormais « tiré leur révérence » et laissé place à celui-ci qui, s'il n'est pas meilleur qu'un autre, les vaut du moins certainement tous : le jeu de l'écriture qui, s'il ne connaît aucune règle, a aussi son lot de gagnants et de perdants et auquel le joueur engage toute sa vie.

J.S. Gallaire

Somme toute, engagés que nous sommes par notre venue au monde dans ce jeu macabre dont nous ignorons l'instant fatal du coup de sifflet final, et malgré tous les efforts que l'on puisse produire – en pure perte - afin de remporter la partie, notre vie, divisée en divers temps par les saisons de l'âge (ou plutôt : l'âge des saisons), ne se joue-t-elle pas uniquement entre les lignes blanchies à la chaux d'un terrain vague et poussiéreux où la mort, rigide dans son costume noir d'arbitre, serait l'unique dépositaire des règles du jeu ?

J.S. Gallaire

Genre c'est une sorte de voie ferrée où fleurissent des lilas sans feuille sans rien c'est même pas des lilas ! et où passe le train qu'on prend pour partir où qu'on va. Sur cette voie poussent rarement des fées petites comme des champignons.

C'est un petit train de verdure sous une pluie fine de dimanche avant comme vache qui pisse qui avance follement laissant libre cours à si drôle mais pas si drôle que ça imagination, c'est comme qui dirait le petit train de la vie pas très cher station *féerie pour une autre fois* tant pis ça sera pour demain qu'arrive jamais à l'heure quand c'est qu'on le prend pas toujours en retard.

Dans ce train voyagent des gens vous et moi qu'ont le visage ridé de larmes c'est même plus des larmes c'est des rigoles à force de chialer comme des madeleines des gens qui savent pas franchement où que c'est qu'y vont mais pas franchement non plus où que c'est qu'y vont pas et qu'attendent cahin-caha le « terminus ! tout le monde descend ! » du contrôleur le dernier jet de fumée craché par la cheminée le dernier pet de l'avertisseur qu'ils entendront même pas.

C'est une sorte de voie ferrée où que c'est que déraile toujours le petit train-train de la vie.

J.S. Gallaire

A mesurer les efforts qui sont les miens et le temps passé pour produire cette quantité non négligeable de textes, n'en arriverais-je pas finalement à en conclure que ce n'est, bon an mal an, qu'à la réalisation la plus fidèle possible d'un portrait de pied en cap de ma personne – si modeste se laisse-t-elle appréhender par le regard d'autrui, toujours prompt à porter ses jugements à l'emporte-pièce ! – que je tente d'aboutir ?

Et si une telle conclusion parvenait finalement à pointer le bout de son nez dans mon esprit, ne serais-je pas alors tenté – découragé par la somme de travail qu'il me faut abattre aussi arduement qu'une volée de bois verts et la patience dont il me faut faire preuve pour ne jouir que très parcimonieusement d'un si éphémère butin : le langage devenu son propre reflet, maté sur l'échiquier du poème – de ne jeter qu'un coup d'œil furtif sur la surface polie d'un fallacieux psyché, renvoyant le reflet d'un homme à la mine déconfite qui aurait baissé les bras ?

Si, à la lumière d'une rapide réflexion, il ne fait nulle ombre d'un doute que je résisterais vaillamment, comme en plein soleil le *toreo* à la charge du *toro* (mais ai-je l'étoffe d'un tel héros ?), à une telle tentation, je dois bien reconnaître que, si j'assigne comme premier dessin à mes écrits de lever un peu plus le voile sur ce que je suis ou voudrais être, ceux-ci visent également à autre chose, qui m'échappe.

Aussi, en ce qui me concerne, tout ne réside-t-il pas en l'énoncé de cette simple question : qu'est-ce, pour moi, que l'acte d'écrire ? Question à laquelle je devrai bien un jour faire face, si je souhaite percer le mystère de ce qui m'anime : un irrésistible penchant pour la poésie, comme l'on dit que sont attirés par le vide ceux qui souffrent du vertige.

J.S. Gallaire

Pour quelle obscure raison celle que, trouvée hier dans la rue, j'élève aujourd'hui au rang de mythe, ne vient-elle jamais à mon secours lorsque – ce qui arrive plus fréquemment que les rares moments où je suis en mesure de le laisser deviner – j'en ressens au contraire le plus urgent besoin ?

Drôle de manège que la relation que j'entretiens avec elle, qui ne se laisse jamais le plus simplement du monde séduire, comme s'il fallait pour la conduire à prodiguer ses soins qu'à ses oreilles ne tintent que le carillon du bonheur ou le chant de je ne sais quelles bonnes aventures !

Est-ce bien là, je me le demande, tout le peu que l'on est en droit d'attendre de la part de quelqu'un qui nous est cher, sans même pouvoir prétendre à sa réconfortante présence lorsque, à certains moments de notre existence, tout semble aller de mal en pis, vulgaires petits ulysses passant de Charybde à Scylla mais que n'attendent nulles pénélopes ?

Et si tel se révèle finalement le cas, si elle ne m'est après tout qu'une compagne de bonne fortune pas altruiste pour un sou, qui disparaît lorsque tonne dans la nuit le fracas des coups d'orage, et ne pointe le bout de son nez qu'au réveil du matin calme, à quoi donc peut bien me servir celle à laquelle je sacrifie tout comme un fidèle à son Dieu : la poésie ?

J.S. Gallaire

Mon corps mon sinistre corps, ô ! ma douleur, triste et cruelle ! mon corps et ridé et ruiné par le passage de la vie à la mort (quand le maître temps nous prend en grippe et nous traîne à sa laisse), mon corps dans son ensemble, dont le reflet chaque jour davantage me glace et m’effraie (tant et si bien que, n’ayant su au plus tôt profiter de la vie, je puis bien dire que j’en suis à mes frais !) la surface toute entière de ce corps a la couleur d’une page tatouée de mots.

Tatouage-langage, j’écris et grave des phrases des paragraphes sur ma peau qui s’effeuillète comme un livre.

Que l’encre projetée par l’aiguille de ma plume crisse sur mon corps le malheureux le mal-aimé, le déchiquète dans son ensemble en en faisant jaillir un sang d’encre pour me punir de n’être que cela qu’un tatoueur qui se voudrait éveilleur dompteur de mots.

Et quand je n’aurai plus que la peau sur les os et nulle place pour y écrire un poème, sonnera l’heure pour mon malheur ! de ma mort que représente à mes yeux le glas de la glose

J.S. Gallaire

Jean-Sébastien Gallaire

p o è t e d e s e r v i c e

m o m e n t c r i t i q u e

Cortazarienne et Borgienne

Borges et Cortázar ont en commun la condition argentine. Elle les a poussé à mourir et à être ensevelis loin de leur pays, en Europe. Ce fut le cas, un siècle et demi auparavant, du père de leur patrie, Don José de San Martín. Comme s'ils avaient voulu récupérer tardivement le Vieux Monde de leurs ancêtres et y reposer pour toujours. Car de l'Argentin on dit qu'il ne descend pas des primates, mais des bateaux. Il y a de nombreuses années, ils emmenèrent les émigrés européens vers le port de Buenos Aires pour qu'ils s'établissent dans les villes et les pampas.

Cette nostalgie incurable s'exprime dans de nombreuses manifestations de la vie argentine, telles que le pathétique tango...et l'exil, lorsque la nostalgie s'est

aggravée sous l'effet de la dictature militaire. C'est dans ce contexte nostalgique que s'inscrivent les tombes des deux écrivains. Borges à Genève, Cortázar à Paris ; ainsi que, bien entendu, leurs oeuvres.

Cortazarienne

Depuis la naissance de Julio, quatre-vingt-quatre ans se sont écoulés. Ce fut un 26 août, de sorte que le lendemain, le 27, quatre-vingt-quatre ans et un jour s'étaient écoulés ; le 28, quatre-vingt-quatre ans et deux jours, et ainsi de suite. Bref, pourquoi son anniversaire devrait-il se compter en années, et non pas chaque vingt-quatre heures ? Vous souvenez-vous du chapelier d'Alice au pays des merveilles ? En compagnie de ses amis, grands buveurs de thé, il fête les anniversaires à certaines dates, et les autres jours : Joyeux non-anniversaire ! Et tout le monde de trinquer et de lever sa tasse bien haut, dans l'allégresse générale. En plus de passer le temps à faire la fête, il y a en cela un incontestable avantage pratique : impossible de se tromper. En effet, tous les jours de l'année, c'est l'anniversaire de ce que l'on préfère : la naissance de Julio ou celle du lecteur, une victoire militaire ou une découverte scientifique. Au bon plaisir de chacun ; les anniversaires - faut-il le préciser ? - prennent dorénavant le nom de quotidiens ; sans parler des horoversaires que prônent certains, ce qui me semble franchement exagéré.

Je suis sûr que Julio, le père des chronopés, approuverait pleinement de telles

réformes ; et qu'il n'aurait aucune objection non plus à ce que je prenne l'initiative de lui faire un cadeau de quotidivertissement : un texte écrit à sa façon, divisé en Introduction, Développement et Conclusions. Allons-y.

Introduction. De ses années d'enfance, le lecteur se souviendra sans doute de Pince-mi et Pince-moi, typologies humaines de type chronopien, quoi qu'actualisées en fonction des temps qui courent. De sorte que le monde ne se divise pas, comme nous le croyions, entre la gauche et la droite (avec leur inévitable centre), gros et maigres, fous et un peu moins fous, Montaignus et Capulets. Non, aucune de ces divisions n'a cours aujourd'hui, si ce n'est celle de Pince-mi et Pince-moi, comme nous allons le démontrer dans les lignes qui suivent.

Développement. Qui sont-ils, me demandez-vous ? Eh bien, Pince-mi va au cinéma et achète des pop-corns à l'entrée. Au contraire, Pince-moi se refuse à être vert.

Pince-mi chante à longueur de journée. Au contraire, Pince-moi ne réussit jamais son examen d'anglais.

Mais il serait faux de croire que l'un se définit par la positivité, et l'autre par la négativité.

Parce que - et c'est en cela que réside la différence - Pince-mi n'a pas la moindre idée de ce qu'est la théorie de la relativité ; Pince-moi, en revanche, s'est vu réexpédier par la poste toutes les lettres qu'il avait envoyées à Albert Einstein.

Et tous deux aiment les glaces à la

fraise.

En un mot, allais-je dire, ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau ; mais non, la comparaison tomberait à l'eau. Ils se ressemblent plutôt comme les cadrans de deux horloges : l'un marque midi, l'autre marque minuit.

Ainsi est Pince-mi, ainsi est Pince-moi.

Conclusions. Que Julio veuille bien accepter l'hommage de ces lignes, aujourd'hui, à l'occasion de son quotidivertissement.

Borgienne

Avec Don Jorge Luis, les choses sont différentes. Un vent métaphysique nous pousse vers des bibliothèques sans fin et pose des cadenas à la passion. Avec Don Jorge Luis, l'espièglerie n'est guère de mise ; ce qui, nous l'avons vu, n'était pas le cas de Julio. En revanche, l'ironie est présente chez les deux, et plus encore dans les aphorismes borgiens que dans son oeuvre. Et c'est sur cette ironie irrévérencieuse que je me fonde pour proclamer à la face du monde :

- Je suis supérieur à Borges.

On dirait que le loup est entré dans la bergerie, tant cela provoque de remue-ménage.

Ah ! Ah ! Ah ! Les éclats de rire sont si forts que la voisine jette un coup d'oeil entre les draps qu'elle est en train d'étendre sur la terrasse.

- Comment peut-il, comme peut-il exis-

ter des types aussi... aussi prétentieux ?

On ne me laisse pas m'expliquer, personne ne m'écoute. Finalement, je peux placer un mot :

- Chacun de vous est, lui aussi, supérieur a Don Jorge Luis. Les rires reprennent de plus belle, et quelqu'un s'enquiert : Qui a le numéro de téléphone de l'asile ? Et un autre :

Il veut nous rendre complices de son delirium demagogicum... J'interromps les cris :

- Il y a à cela une raison fort simple: Borges est mort, tandis que nous tous qui sommes ici, nous sommes vivants, et c'est pourquoi nous sommes supérieurs a lui.

Stupéfaction générale.

J'en profite pour ajouter :

- Je suis, nous sommes supérieurs à lui, à Napoléon, à Bogart, à Chaplin, à Cantinflas et à tant d'autres célébrités.

- Mais que dis-tu là ? L'oeuvre de Borges est immortelle, elle défie le temps...

- Je ne le nie pas, je compte parmi ses admirateurs. Je n'ai pas dit que je suis supérieur à son oeuvre, ni osé comparer aux siens mes pauvres écrits de gratter-papier. Mais Borges, la personne, nous a devancés.

Je profite du désarroi pour poursuivre mon laïus:

- Je regrette, c'est comme cela. Aucune page écrite, aucune bataille, aucune prouesse du passé n'est égale au fait de posséder la vie, Don Jorge Luis serait

d'accord. Et la mémoire vivante de son oeuvre ne lui est d'aucune utilité pour revenir parcourir les rues de son Buenos Aires, ni pour prendre un petit café en compagnie de Bioy Casares, tandis que la trame d'un récit virevolte dans sa tête ; ni pour sentir l'admiration de ses lecteurs, comme des vagues venant se briser contre cette roche qu'il fut lui-même, sans ajouter une seule ligne a son oeuvre, close à jamais. Non, cela lui est impossible. Peut-être d'ailleurs ne le désirerait-il pas, fatigué qu'il est, comme il l'a lui-même écrit, d'être Borges.

Mais, bien entendu, il s'agit déjà là d'une autre histoire, d'une histoire de sentiers dans le jardin des sentiers qui bifurquent. Ou des Borges qui bifurquent ?

Un autre dirait : des univers parallèles. Dans l'un de ces univers, il y a un Borges qui :

+ perd sa mere de très bonne heure, se marie, a des enfants et des amourettes, demeure toute sa vie un écrivain médiocre parmi tant d'autres ;

+ s'adonne à la boisson, écrit peu, mais des oeuvres de génie, meurt tres jeune ;

+ reçoit le prix Nobel.

+ reçoit le prix Nobel et se suicide le jour de la remise ;

++ reçoit le prix Nobel et prononce, le jour de la remise, un discours incendiaire et rempli d'insultes - grand scandale ;

+++ reçoit le prix Nobel et prononce, le jour de la remise, un discours incendiaire et rempli d'insultes - indifférence générale, on considère qu'il s'agit d'un vulgaire truc pour se faire remarquer ;

+++ reçoit le prix Nobel et prononce, le jour de la remise, un discours incendiaire et rempli d'insultes - indifférence générale, on considère qu'il s'agit d'un vulgaire truc pour se faire remarquer ; désespéré, Borges se suicide, laissant une brève note: «je suis courageux».

J'ai quelque chose d'autre pour Don Jorge Luis, le nôtre, l'habitant de cette terre : un univers parallèle, fait sur mesure :

+ la télé abolie, on n'a pas créé le prix Nobel, toute cécité est curable ; on peut se passer d'oiseaux, mais pas de livres, les coins bleus n'existent pas, tous sont rosés ; la politique s'est éteinte, le football aussi. Et, comme on le sait désormais, l'éternel retour - hypothèse selon laquelle tout revient un nombre infini de fois, soutenue par Platon et d'autres grecs, par Nietzsche, par Blanqui (de sorte qu'Engels lui aussi, che ?) - est devenu la religion officielle, après avoir été scientifiquement établi. Nous reviendrons donc ! Peu importe le temps qu'il nous faudra attendre, nous reviendrons poser le pied sur la planète et tout sera identique. Nous reviendrons de l'infini, c'est lui qui le rend possible et - curieux n'est-ce pas ? - l'ennemi, c'est lui, et non le mal. Il en va ainsi. Là... où tout bifurque, là où tout se déboûle dans cesse. Là - ici - où une rivière nous concède l'immortalité et une autre nous la ravit. Et où l'on peut contempler l'univers dans une montre-bracelet, ainsi en est-il de la métaphysique de toujours, ainsi en est-il des technologies d'aujourd'hui ; tandis que la célèbre chanteuse mexicaine, Daniela Romo, interrogée au sujet de son écrivain préféré, répond : Borges.

Voilà, Don Jorge Luis.

Le mot de la fin

Borges, Cortázar, nous ont devancés, et à un moment ou à un autre - ne nous désespérons pas - nous finirons par les rattraper. Le passé leur appartient, le présent continue à être entre nos mains. Le futur nous lancera tous sur la même table, comme des dominos en désordre. Tôt ou tard arrivera Monsieur l'Oubli, deux fois de mort vêtu.

Eh bien, voilà mes hommages.

Qu'ils reposent en paix, l'un à Paris, l'autre à Genève. Comme Rulfo, comme García Márquez, comme Neruda, ce sont des latino-américains universels ; ils sont ici et là-bas, leurs oeuvres vivent à travers leurs lecteurs et ils ont des lecteurs dans le monde entier. Et leur universalité renforce leur droit à mourir et à reposer là où bon leur semble - là sera leur patrie.

Marcos Winocur

Traduit de l'espagnol par Jean Hennequin

m o m e n t
c r i t i q u e

S é q u e n c e

À La Bessade d'Espeyrac

Malgré tout, il y a encore de l'eau. En bas du pré grillé comme un sac de chanvre, j'entends la Daze couler, pétiller. Ses rapides sont courts mais ils chantent comme un flot frais de carafe. Je tends mon verre et je salue l'onde, la petite rivière folle et forte qui sent le granit, la si sage qui bassine sans se lasser le pied des vieux verghes malades. Je l'écoute et pendant un instant, il n'y a qu'elle dans un silence presque brutal.

Le 6 août

Avec cette sécheresse immense, le pays change d'aspect, de couleurs, il change de peau. Des contrastes violents s'installent, entre le blond de dune des prés et l'écaille sombre des grosses maisons, des juxtapositions brutales, belles mais fausses. Cela ne ressemble pas, cela n'est pas d'ici. Cette esthétique vulgaire inspire en outre une sorte d'angoisse parce qu'elle est issue du malheur. L'Aveyron est malade, il meurt de soif. Sa misère séduit sans grâce, surprend sans plaisir. Elle est jolie comme la guerre peut l'être.

Le 7 août

L'herbe de l'Aveyron est une fausse blonde.

En montant vers Campagnac, en gauche au-dessus de la route est une petite vigne vieille, noueuse, escarpée.

Quelques ceps rabougris portent encore du fruit mais ce raisin-là est maigre et acide. Jamais vraiment mûr, il garde sur sa peau noire de larges taches d'un vert glauque translucide qui fait crisser les dents. Le reste du crâne du coteau est envahi par les genêts, le foin et les fougères.

Il y a longtemps, cette petite vigne écrasée de chaleur, soignée, entretenue, a dû donner son jus à quelques paysans qui s'en occupaient bien. Des moments de fatigue et des moments heureux sont passés par là et des histoires de vie d'homme qui ont pour ambition de faire leur propre vin pour le boire contents. Bientôt cela aura disparu, mangé par les ronces et le temps qui passe.

Le 8 août

Les lézards sont partout. Jamais on ne les a tant vus. Ils vont en bande collé-serré, gris comme les lauzes et l'œil aux aguets. De certains, on ne voit que la queue qui zèbre un court instant le sol, tant leur fuite est leste, rapide, essentielle.

On les charme en sifflant –ce sont des reptiles-, ils adaptent alors un air d'enfant étonné, de petit animal surpris auquel l'été et quelques mouches suffisent amplement.

Le 9 août

Ils marchent en files indiennes, le plus souvent par wagonnets ou plutôt par segments, un peu à la façon d'un chapelet de saucisses. Cela tombe bien –le chapelet-puisque ce sont –les marcheurs- les premiers pèlerins du XXI^e siècle. Ils suivent le chemin de Saint-Jacques, lequel passe devant notre Bessade d'Espeyrac. C'est le matin qu'ils processionnent, à l'heure déjà chaude mais pas encore brûlante où les escargots se lavent le pied dans un fond de rosée en cours d'évaporation. Les bipèdes sont eux, déjà de mauvaise humeur, rubiconds, bougonnant avec dans l'œil un coma haineux. A vouloir mélanger tourisme et spiritualité, ils ont attrapé des ampoules et une lassitude frisant l'épuisement. Les vrais pèlerins savaient –qui croisaient des loups en claquant des dents- que faire la route n'est pas une partie de plaisir. Les petits nouveaux le découvrent, cela les rend nerveux et très désagréables.

Le 10 août

Certains endroits vous embobinent, à la façon magique des contes et des rêves d'enfants. Ce pré bordé d'une haie de buis d'où jaillissent les têtes légères, entre gris et bleu, de robiniers faux-acacias, surprend et enchante, ravit l'esprit las des clôtures. Un lilas planté là pour embaumer les vaches ainsi qu'une sorte d'hibiscus content achèvent de convaincre que ce qu'on longe là appartient au domaine des fées.

Le 11 août

Sur la route, les bolides climatisés filent à des vitesses extravagantes. Dans les prés brûlés, juste au bord, le bétail qui souffre de trop de chaleur se couche.

Le 13 août

Sophie Bykovsky
Extrait de Chroniques 2003

S é q u e n c e

Premier indicible

de France Weber

Vient de paraître aux éditions L'harmattan "Premier indicible", 47 pages; premier livre de poésie de notre collaboratrice France Weber, la couverture est illustrée par Philippe de Watteville, illustration très suggestive qui nous emmène par ses tons vifs (rouges, bleus, jaunes) au seuil d'une profonde et délicieuse lecture, car la poésie de France Weber c'est cela : écriture dont la trace dans le temps dessine notre présence dans l'espace; poésie de retour aux thèmes essentiels qui obsèdent l'homme : l'être et le temps : « chaque pas est toujours un premier pas dans les pas funambules de l'être »; optimiste, car elle revisite certaines fonctions oraculaires du texte : nous libérer peut-être du poids incertain du monde, ainsi, comme le montrent ses humaines et cathartiques lignes : « Il te faudra vomir le poids des cailloux avalés ».

Dans une époque où l'écriture est considérée comme pratique ludique, mainmise sur la contrainte aboutissant à une stratégie répétitive qui troque le hasard contre un ennuyeux artifice, la poétique de France Weber choisit un autre versant : le repos de la tradition, mot jubilatoire allant à la rencontre de la voix cachée du monde :

« Je te parle avec la voix du monde,
avec tout l'excès du matin ».

En la lisant, elle qui vit au sud, à Bayonne, à un pas de la frontière, il nous semble qu'elle a écouté/lu Machado et Cernuda, terre et chimère conjuguées dans chaque page du présent de l'indicatif : premier indicible : livre qui se dit lui-même, qui nous lit depuis le fond de nos propres mots.

Santiago Molina

p o è t e d u m o n d e

fusion car en dialoguant s'efface la différence, et le sacro-saint mythe de l'origine tombe dans l'oubli.

27

L'atelier

Atelier - traduction

Paul Celan

La « trahison » cette fois aurait été de ne pas prendre en compte tous les matériaux que reçoit notre revue d'un numéro à l'autre, grâce à « l'espace communautaire » qu'est le oueb ; nos amis internautes nous envoient, depuis les quatre points cardinaux de la planète, des traductions personnelles de leurs poèmes qu'ils nous autorisent à retoucher pour restituer le sens que la coquille grammaticale empêchait de couler ; ainsi se communiquent les poètes, comme des coqs dans la nuit, qui nous arrivent dans leur français intime de l'espagnol, de l'anglais, du tchèque, du roumain, de l'italien, du portugais... Voilà pourquoi nous avons pris l'initiative de créer un atelier de traductions composé de certains de nos collaborateurs bilingues ou trilingues (« cronopios de la traducción espacial », aurait dit Julio Cortázar), sorte d'atelier de couture (toile : tissu) où nous pensons aussi à nous confronter aux auteurs connus comme c'est le cas aujourd'hui pour Paul Celan, écrivain abondamment traduit : pour le simple plaisir de voir si avec nos humbles mots le texte – à ras de ce que dit l'original – construit une autre possibilité de lecture. Babel horizontale, le oueb ? Non, cette fois il n'y aura pas de con-

Chymisch

*Schweigen, wie Gold gekocht, in
verkohlten
Händen.*

*Große, graue,
wie aller Verlorene nahe
Schwestergestalt:*

*Alle die Namen, alle die mit-
verbrannten*

*Namen. Soviel
zu segnende Asche. Soviel
gewonnenes Land
über den leichten, so leichten
Seelen-
ringen.*

*Große. Graue. Schlacken-
lose.*

*Du, damals.
Du mit der fahlen,
aufgebissenen Knospe.
Du in der Weinflut.*

*(Nicht wahr, auch uns
entließ diese Uhr ?
Gut,
gut, wie dein Wort hier vorbeistarb.)*

*Schweigen, wie Gold gekocht, in
verkohlten, verkohlten
Händen.*

*Finger, rauchdünn. Wie Kronen,
Luftkronen
um - -*

*Große. Graue. Fährte-
lose. König-
liche.*

Chymique

Silence, comme de l'or cuit, dans
des mains
calcinées.

grande, grise
forme sœur
proche comme toute perte :

Tous ces noms, tous ensemble
noms
brûlés. Tant
de cendres à bénir. Tant
de terre gagnée
sur de légères, si légères
auréoles.

Grande. Grise. Sans
scories.

Toi, autrefois.
Toi au pâle bourgeon
croqué.
Toi dans le flot de vin.

(Elle nous repousse, nous aussi
n'est-ce pas, cette heure ?
Bon,
bon, comme ton mot ici s'en va.)

Silence, comme de l'or cuit, dans
des mains calcinées,
calcinées.
Doigts, mince fumée. Comme des
couronnes,
aériennes,

autour de
- -

Grande. Grise. Sans
trace. Roy
-ale.

Es Ist Nicht Mehr

*diese
zuweilen mit dir
in die Stunde gesenkte
Schwere. Es ist
eine andre.*

*Es ist das Gewicht, das die Leere
zurückhält,
die mit-
ginge mit dir.
Es hat, wie du, keinen Namen.
Vielleicht
seid ihr dasselbe. Vielleicht
nennst auch du mich einst
so.*

Ce N'est Plus

cette
pesanteur
enfouie
avec toi par moments
dans l'heure. C'est
une autre.

C'est le poids, retenant le vide,
qui s'en
irait avec toi.
Ça n'a, comme toi, pas de nom.
Peut-être
êtes-vous cela même. Peut-être
toi aussi me nommes plus tard
ainsi.

Radix, Matrix

Wie man zum Stein spricht, wie
du,
mir vom Abgrund her, von
einer Heimat her Ver-
schwisterte, Zu-
geschleuderte, du,
du mir vorzeiten,
du mir im Nichts einer Nacht,
du in der Aber-Nacht Be-
gegnete, du
Aber-Du - :

Damals, da ich nicht da war,
damals, da du
den Acker abschriftst, allein:

Wer,
wer wars, jenes Geschlecht, jenes
gemordete, jenes
schwarz in den Himmel stehende:
Rute und Hode - ?
(Wurzel.
Wurzel Abrahams. Wurzel Jesse.
Niemandes
Wurzel - o
unser.)

Ja,
wie man zum Stein spricht, wie
du
mit meinen Händen dorthin
und ins Nichts greifst, so
ist, was hier ist:

auch dierer
Fruchtboden klapft,
dieses
Hinab
ist die eine der wild-
blühenden Kronen.

Radix, Matrix

Comme on parle à la pierre, comme
toi,
à moi de l'abîme, d'un
sol natal sœur
comparue, pré-
cipitée, toi
dans le temps à moi,
toi à moi dans le rien d'une nuit,
toi revenue dans la nuit
revenue, toi
re-toi - :

Là, en ce temps-là, je n'étais pas là,
là, en ce temps-là tu
arpentais le champ, seule :

Que,
qu'était cette lignée, cette assassinée,
cette
noire se tenant dans le ciel :
verge et bourse - ?
(Racine.
Racine d'Abraham. Racine d'Isaïe.
Racine
de personne – ô
la nôtre.)

Oui,
comme on parle à la pierre, comme
toi
de mes mains là-bas
et dans rien tu cherches, ainsi
est, qui est ici :

aussi ce
réceptacle éclate du fruit,
cela
c'est
en bas l'une des couronnes
en fleur sauvage.

*Es war erde in ihnen, und
sie gruben.*

*Sie gruben und gruben, so ging
ihr Tag dahin, ihre Nacht. Und sie
lobten nicht Gott,*

*der, so hörten sie, alles dies wollte,
der, so hörten sie, alles dies wusste.*

*Sie gruben und hörten nichts mehr;
sie wurden nicht weise, erfanden kein
Lied,
erdachten sich keinerlei Sprache.
Sie gruben.*

*Es kam eine Stille, es kam auch ein
Sturm,
es kamen die Meere alle.
Ich grabe, du gräbst, und es gräbt auch
der Wurm,
und das Singende dort sagt : Sie graben.*

*O einer, o keiner, o niemand, o du :
Wohin gings, da's nirgendhin ging ?
O du gräbst und ich grab, und ich grab
mich dir zu,
und am Finger erwacht uns der Ring.*

*Il y avait de la terre en eux, et
ils creusaient.*

Ils creusaient et creusaient, ainsi passait
leur jour, leur nuit. Et ils ne louaient pas
Dieu,

qui, ainsi l'entendaient-ils, tout ça le
voulait,
qui, ainsi l'entendaient-ils, tout ça le
savait.

Ils creusaient et n'entendaient plus ;
ils ne devenaient pas sages,
n'inventaient pas de chant,
ne se forgeaient nul langage.
Ils creusaient.

Un calme venait, une tempête aussi
venait,
il venait toutes les mers.
Je creuse, tu creuses, et un ver ça creuse
aussi,
et la chanson là-bas dit : Ils creusent.

Ô un, ô aucun, ô personne, ô toi :
où ça menait, puisque ça menait nulle
part ?
Ô tu creuses et je creuse, et me creuse
vers toi,
et au doigt l'anneau s'éveille à nous.

Paul Celan

Die niemandsrose
La rose de personne (extraits)

Traduction de l'atelier

« Quelque chose a eu Lieu... »

« La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde »¹.

A quelle « dimension nouvelle de l'expérience » nous introduit Paul Celan (1920-1970), ce poète confidentiel bien que reconnu ? Il est impossible d'aborder ses textes de façon simple ou immédiate, l'irrépressible attente d'une compréhension, d'une saisie, d'une complicité avec le sens est avec lui déçue, malmenée. Le lecteur doit se déplacer, se déporter dans un champ inhabituel de conditions et de dispositions de lectures.

C'est à partir de l'irreprésentable des camps de la mort qui ont broyé son histoire et du réel en jeu dans cet effondrement, que Celan élabore un dire nécessaire, poignant, pour une part mutique. Il traverse les pays, les langues, les « tombes », comme a dit son ami Jean Bollack, et contre le délire et l'absence il est ce « dernier à parler ».

Parle, toi aussi,
parle le dernier à parler,
dis ton dire².

Dans une rupture subversive avec le

communicable comme avec la virtuosité poétique, il presse la langue, allemande, de se retourner contre l'usage des bourgeois.

A. Badiou parle d'un âge des poètes, cet âge où le poète veille sur la question de l'être, et qu'il fait commencer à Hölderlin et finir très précisément à Paul Celan. Mais il me semble que cette ligne poétique n'est pas une voûte, elle est brisée ; cassure à l'endroit de l'histoire où le réel des camps fait effraction, ce qui confère à Celan dans cette lignée construite par Badiou, une place singulière, disjointe, isolée. Renversant la proposition d'Adorno « Auschwitz a rendu la poésie impossible », Celan place l'éthique du poète dans une écriture d'après Auschwitz, à partir de ce point indicible, serrant au plus près un impossible.

On ne peut pourtant pas dire qu'il s'agirait chez lui d'une poésie engagée ou qu'il serait le défenseur d'une cause particulière. Il y a pour Celan l'urgence de réinventer une langue, de recomposer le dialogue perdu avec la source juive, et la question de « l'être juif »

est convertie en question sur la lettre ; le refoulé occidental n'est pas un élément à rajouter, qui ferait pièce à la langue. Celan ôte les éléments de colmatage, les « maîtres-mots », ouvre la langue, maintient l'ombre des mots, le oui avec le non, il creuse le vers, l'évide, conduit les métaphores jusqu'à l'absurde, il « désature » le vers, énuclée la phrase, introduit le blanc, le souffle, la répétition, le bégaiement, l'inachèvement. Une déhiscence s'installe.

¹/ J. LACAN, Livre III, Séminaire « Les psychoses », Seuil, p. 91

²/ P. CELAN, « De seuil en seuil », Ch. Bourgeois Editeur

« L'homme est parti avec le verbe, il ne reste plus que des mots... » nous dit Celan, mots du poète, « un mot travaillé par le réel qu'il désigne »³, et la question : comment faut-il lire, dire, entendre ?

DITS À REBOURS,
les noms, tous,⁴

Par cette opération de raréfaction des éléments de cette langue, l'allemand, par cette trouée, le poète reconstruit sur ses ruines, il occupe ce trou du savoir et veut le traverser, dans une écriture de rebroussement, de « volte-face du souffle » (Atemwende) où la langue est transformée en événement, en création.

Avec la poésie de Celan, quelque chose a lieu dans la langue, en invitant l'allemand à penser dans une syntaxe étrangère (hébraïque mais aussi référée à d'autres contextes culturels) il abrite l'oubli dans la « langue-de-mort » même, dessinant un manque, et « jamais ne consent à tenir le manque pour rien⁵. Il transforme, renverse le « Un sans reste » de l'horreur nazie, en retour dans la singularité d'un dire idiomatique et ouvert. Si « le seul savoir reste le savoir des langues⁶ », alors la perte n'est pas sèche, son poème devient le dernier témoin du « proche comme tout le perdu ». Poésie du réel et poésie comme réel, se tenant dans une littéralité où l'on voit que « les paroles du poète sont des actes » (Freud), indiquant une béance.

Lire Celan c'est rester solidaire du manque qu'il creuse et creuse à l'instar de « l'homme-et-juif » dans sa disjonction irréductible.

Pour Celan, la poésie est « verticale », elle aide à se tenir « debout », « à l'écart de l'espoir comme à l'écart de la vérité ? ».

Pour se souvenir des « non-vainqueurs »

comme dirait W. Benjamin, le poème se dresse à partir des cendres.

Bien que francophone accompli, s'il décide d'écrire dans cette langue d'où la mort est venue, c'est parce que « Au milieu de tout ce qu'il avait fallu perdre, restait une seule chose, la langue, elle la langue n'était pas perdue, en dépit de tout ». Mais il a fallu par ses propres absences de réponses, par un terrible mutisme, passer par les ténèbres épaisses d'une parole meurtrière... « C'est dans cette langue que durant des années j'ai essayé d'écrire des poèmes : pour parler, pour m'orienter, pour m'enquérir du lieu où je me trouvais, et du lieu vers lequel j'étais entraîné, pour me projeter une réalité⁸ ».

Son style d'abord use de métaphores subversives, osées, puis l'écriture se raréfie, il devient nominal, syncopé, elliptique, où l'image est mise à mal, le propre se referme sur lui et éjecte le figuré (on pourrait évoquer à son propos l'injonction de Dubouchet : « pierres, neige, eau, si vous êtes des mots, parlez ! ») ; les saccades, les suspens de sens, la déconstruction syntaxique, le confinent à une parole quasi hermétique, une écriture intériorisée. Mais surtout il dépouille son style pour faire advenir la chose et le silence devient un élément essentiel de la trame du poème, un silence qu'on pourrait dire éloquent mais sans aucune grandiloquence, au ras du réel et de la vacuité des mots.

³/ G. WACJMAN, «Stylus», *Analytica* n°43

⁴/ P. CELAN, «Contrainte de lumière», Belin

⁵/ G. WACJMAN, «Stylus», *Analytica*, n° 43

⁶/ J. LACAN, «Vers un signifiant nouveau», *Ornicar ?*, n° 17-18

⁷/ M. BLANCHEOT, «Le dernier à parler », *Fata Morgana*

⁸/ P. CELAN, «Discours de Brême», *Revue des belles lettres*, n° 2-3

Le silence devient élément de langage, qui compte pour ce qui ne peut se dire dans un langage articulé, pour ce qui est absence de réponse, qui compte comme la place vide d'un langage divin. Ainsi son langage se noue à l'absence et aussi à la mort, « ce maître venu d'Allemagne ». Pour le poète cette mort c'est celle précisément qui indexe le langage : le langage est le meurtre de la chose, il est témoin de l'absence de la chose, il est oublié du monde, voile entre lui et nous ; Celan a cette phrase indépassable : « quelque mot que tu dises, tu remercies la dégradation »⁹ La mort s'infiltré dans le mot, entre les mots, par les mots. Ainsi dans toute parole prononcée, une équivoque s'ébauche, se faufile, s'élabore, hors de la réalité et peut-être contre elle.

Poésie à l'articulation de deux catastrophes, l'une structurelle : l'aliénation au signifiant et l'absence que sa fonction de semblant recouvre, et l'autre historique : l'extermination des corps juifs par les « ennemis de la race humaine ».

Le poème de Celan serait lyrique mais du seul fait d'être une poésie de la douleur, poésie du *Schmerz* « corrélatrice de l'acte éthique » nous dit Lacan¹⁰, débarrassée des falbalas de la jouissance.

Justesse d'un propos qui dit comment parler après l'abîme et faire la différence entre ce qui peut se dire et ce qui doit se dire.

Doit-on parler à son propos, comme on l'a fait, d'une piété ascétique ? d'une spéculation kabbalistique ? d'une théologie négative ? d'une écriture de la dérision ?

Il faudrait comme nous le dit Y. Bonnefoy, « rester solidaire du manque », dépasser son hermétisme « légendaire », continuer à le lire et le lire encore comme il nous y invite, car une oeuvre qui nous convoque aussi impérieusement

que celle-ci est, d'« une certaine façon, forcément lisible ».

L'éthique du poète est de faire sa part au réel, de serrer au plus près ce qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire » ; son souci de la cause, il l'indique : « Ce sont les trous qu'il faut écrire ».

Alors faut-il en rester à : Celan le suicidé du nazisme ? Celan le juif de la langue ? ou apercevoir Celan le potier ? Il voulait écrire une langue avec « des mots qui seraient au nord du futur ». Celan fut radicalement poète au sens où, indiquant qui est poète, J.A. Miller le désigne comme « celui qui accepte d'être mangé par les vers qu'il écrit¹¹ ».

Vite --- désespoirs, vous, potiers! ---,
vite
l'heure fournit l'argile, vite la larme fut
créée ---¹²

Lèvre forclosée, ébruite que chose encore
à lieu,
non loin de toi.¹³

Michèle Elbaz

⁹/ P. CELAN, «De seuil en seuil»,
Ch. Bourgeois Editeur

¹⁰/ J. LACAN, Séminaire «L'éthique»,
Livre VII, p. 129

¹¹/ J. A. MILLER, Lettre mensuelle n° 91

¹²/ P. CELAN, «La rose de personne»,
Ed. Le nouveau commerce

¹³/ P. CELAN, «Strette», Mercure de France
Tresses n°5 – Avril 2000 – ACF Aquitania

p o è t e
d u m o n d e

n o n p o é s i e d u m o n d e

Il règne un désir d'espoir à jamais inassouvi

Il règne comme un avant-goût de fin de régime attardé d'entre les rangées bétonneuses au cordeau étirées des cimetières parisiens d'où s'exhalent mystérieuses des fumeroles argentées à la gloire oubliée du citadin mort solitaire & abandonné.

Puisse la perspective des champs élyséens se métamorphoser en une étrange oblique qui ferait rejoindre le Panthéon à Thiais l'excentrée via Courbevoie la noire périphérique.

Il règne des relents d'espérance presque lasse d'un avenir inexorablement radieux, une odeur de révolution de guerre lasse de ne pouvoir équitablement répartir richesses matérielles et respect de la vie.

Absurdité d'un non choix pour ceux promis à une extinction en des maisons de retraite sécuritaires et le non choix de s'éteindre - flamme fragile d'un cierge étouffé - là-bas couchée en tas au pied de l'évier inoxydable.

Des âmes égarées errent à la recherche d'un repos au père la chaise de leur espérance d'entre l'antre de la terre et un monde définitivement mutique.

Il règne un sentiment d'autisme parmi les gouvernants de ce monde vendus corps et âmes à l'argent.

Il règne un désir de revanche qui s'autonomme "Révolution" et "avenir radieux"

Il règne une absence totale d'honnêteté tant parmi les possédants que chez ceux qui veulent prendre leurs places en un «grand soir» d'avant-guerres civiles et terreurs.

Il règne un sentiment de "déjà trop tard" sur cette terre peu à peu se désertifiant de toute vie.

Il règne une désespérance/indifférence recroquevillée sur nos lucarnes télévisées, face à l'horreur d'une humanité s'entredévorerant où le sens même du mot "HUMANISME" s'est métamorphosé en chiens errants plantant leurs canines afin de tirer à soi la dépouille faisandée d'il était une fois la vie et en corollaire son respect.

Il règne un désir d'espoir à jamais inassouvi.

Sarah Pétrovna Struve

STEN' GAZETA N° 0,50

Le DAZIBAO à parution aléatoire
<http://pageperso.aol.fr/stengazeta>

Lapageblanche*septembre/octobre (2003) numéro (28)*

e-Poésies

Hervé Chesnais . 37
Philippe Bray . 38
Normand . 40
David Daurat . 41
Serge Marlot . 42
Serge Creppy . 44
Jorge Lucio de Campos . 45
Sophie Bykovsky . 51
Santiago Molina . 52
Pierre Lamarque . 56

Hervé Chesnais

Villepreux

Deux jardins que sépare la maison mitoyenne. Une chambre à soi, ce serait un privilège, n'était l'exil à l'opposé du pallier. Le chauffage à air pulsé qui jaunit les plafonds. Un cauchemar pavillonnaire, à l'anglaise, on pourrait dire ça, on ne le dira pas. Du bonheur petit-bourgeois, une intimité de haies de troènes, des enfants plein d'enfants dans la banlieue blanche qui regarde avec méfiance les quatre familles portugaises à la messe. Le grand-père dit quand il vient que l'église est *immonde* et s'offusque du pull-over rouge du prêtre.

Rue du ruisseau Saint Prix, au 8, sur la placette aux acacias dont les gravillons rouges couronnent les genoux des enfants, ils ont fait du vélo, ils ont joué à la marelle, à la balle au chasseur. Rue du ruisseau Saint Prix, au 8, dans le jardin-de-derrrière, ils ont fait grincer les chaînes de la balançoire achetée le jour de la mort du chat. La mère avait mal au ventre tous les après-midi, une hernie disait-on. Le soir elle regardait la télé jusqu'à piège d'heure, ils l'enviaient pour ce privilège. Le père se couchait tôt, lisait pour apprendre l'anglais un roman dérivé d'un film de Walt Disney, *The Gnomobile*, ça s'appelait. Il traduisait chaque soir quelques pages aux enfants, puis le fils était congédié, et l'inceste se consommait, dont il était exempt. Aussi c'était fête les soirs où par exception, ils pouvaient regarder avec la mère *la piste aux étoiles, la vie des animaux*.

Hervé Chesnais

Philippe Bray

Les beautés sont volatiles

Les beautés sont volatiles,
Elles ne disent par leur nom mais portent de beaux prénoms,
Un homme a faim, un pigeon plonge son bec dans la poubelle,
Les beautés sont éphémères,
Elles ne disent par leur nom mais portent de beaux prénoms pour le plaisir d'un regard,
Elles sont souvent une innocence perdue qu'elles tendent pour des excuses à la face des hommes qui abusent de leur beauté, mais, elles portent aussi, parfois dans leur bras, la vraie innocence que j'aime, Sabra s'est envolée, pour un terre à terre florentin, Vivaldi éveille ma joie, c'est entendu, mais les sons rock réveillent mes oreilles quand ma partie rebelle se réveille,
Les vraies beautés s'effleurent du bout des lèvres pour un baiser virtuel,
Un son électrique traverse le jour,
Un son magnétique passe à la nuit,
Les beautés sont volatiles et éphémères comme l'éclair, elles ont rangé leur revolver pour une rose mais disent bonjour à ceux qu'elles aiment sans dire pourquoi, juste pour l'amour.

Philippe Bray

À l'âge où l'on n'a pas le droit de travailler

À l'âge où l'on n'a pas le droit de travailler, je travaillais déjà,
Je servais des verres de liquides et des cafés noirs,
C'était les prémisses de ma saga et patati et patata
Hier, j'ai échangé contre quelques pièces de monnaies européennes, un
dictionnaire de synonymes pour ne pas répéter l'histoire,
Aujourd'hui, un dictionnaire de rime de quelques francs pour un
souvenir imagé de Marguerite Duras et patati et patata,
À l'âge où tout le monde travaille et court, j'ai regardé le ciel et
j'ai vu les nuages blancs, flottants, se dissiper progressivement dans
l'azur puis une nuée d'oiseaux a traversé mon champ de vision, c'était
il y a deux heures déjà.

Philippe Bray

Le temps est assassin

Le temps est assassin Il ne se soucie de rien sauf au matin,
Il regarde la vie comme la mort pour faire un dernier pas de danse,
Le rire est dans le cœur, le cœur est dans l'amour et l'amour est un
mystère,
Le mystère regarde l'amour qui ne se soucie en rien des plaintes de
l'homme.
Gémir n'est pas aimer, aimer n'est pas gémir et l'amour ne sait que
tendre la main,
Le temps est assassin, le temps est tous les matins puis un oiseau au
loin chante Gauguin une nouvelle fois, pour un bateau pris dans les
vagues d'un destin amoureux et douloureux qui doute de l'amour,
parfois, quand il pleut pas et qu'il n'y a plus de soleil qui réchauffe
le cœur.

Philippe Bray

Normand

Chez Jean Pierre Paul

Les écorchés, les assoiffés, les écœurés
S'arriment au salon
Comme des épaves sans trésor
Au fond des océans
Mais on peut y vivre cent ans
Sans ratatiner ni du cœur ni de la tête
Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul

Ni à Dieu
Ni à Diable
Le maître de la maison caresse son chat comme un clitoris
Chacun communit à l'eau des tavernes
Et au pain de chanvre
Et les langues se délient. Et les langues se délassent
Et les langues dansent
Et les métalangues se métamorphosent
Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul

Ogres d'amour, boulimiques sentimentaux
Frénétiques pouètes de la poutine
Avec ce goût de l'infini qui n'en finit plus . . .
Les bouteilles de bière couvrent le plancher à perte de vue
On dirait le bleu turquoise de la Mer des Caraïbes
Lorsque les orages se calment et que la rage reprend son souffle
On dirait des bavards romantiques, des ébauches de Dieu
ou des cartons de PIZZA ALL DRESSED
Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul

Le jour se lève . . .
Les écorchés ont mué par le verbe
Les assoiffés ont bu plus que des paroles
et les écœurés ont repris du cœur
Ils reviendront demain se refaire la main
Et rebâtir les mots de l'espoir
Dans la magnificence inachevée . . .
Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul Chez Jean Pierre Paul

Normand

David Daurat

Le pire hiver parfois...

Le pire hiver parfois a son réconfort
Dans une solitude si vaste
Que le vent
- Et les chiens, les chiens qui hurlent dehors...

Que le vent se découvre
Plus amical
Plus musical
- On n'aurait pas cru les chiens le froid dehors...

Le vent des plaines blanches
Celui qui siffle la mort
Qui aiguise les congères
- Oh les chiens les chiens griffent la porte...

Près de la cheminée
Celui qui dort
N' imagine pas
- Le froid des chiens dehors...

David Daurat

Serge Marlot

Le chien d'Ulysse

ou

Le retour des amants prodigues

Ne cherchez pas l'allée, elle s'est envolée
Dans un bruit de gravier sur l'eau du temps volage.

Le jardin a choisi de ne plus se peigner;
Il laisse ses outils pourrir aux oubliettes.

Quelque part où la terre porte un dernier rosier
Le chien d'Ulysse ronger les os de la mémoire

La maison joue souvent à la roulette russe.
Elle a tenté sa chance pour devenir rocher.

Ne frappez pas ainsi, la porte s'est enfuie
Pour un meilleur palais sur une rue de ville.

La serrure et sa clé ont vendu leur mensonge
Et mendient maintenant sur les routes du songe.

N'entrez pas n'entrez pas. Il n'y a rien à voir
Qui ne soit déjà lu dans le livre des âges.

Les fleurs du papier peint même ont quitté leur vase
Elles ont péri fanées sur le seuil des saisons.

Ne cherchez pas le banc ni la table au pain tendre
Ils courent dans le pré comme des percherons.

Le mensonge élégant et vain de la fenêtre
Laisse un espace vide où les saisons s'unirent.

Au poutres du plafond, entre deux souvenirs,
L'araignée s'est pendue et sèche au bout d'un fil.

Dans la chambre d'enfant la tirelire est vide.
Et le miroir espère un sourire d'Alice.

Quelque part où la terre porte un dernier rosier
Le chien d'Ulysse ronge les os de la mémoire

La maison joue souvent à la princesse russe
Sur l'écriteau on lit: «Souvenirs à céder».

Serge Marlot

Serge Creppy

Apostrophe de Galice

Extrait

je ne puis passer ailleurs, je suis miraculeusement sur la jatte
je presse un intervalle court comme une lampée, je me resserre, je pars
je suis assis sur un banc, nous sonnons grave ensemble, les peupliers se
rejoignent ; je plonge, paume mon vernis s'écaille, je recouds, pendant
plusieurs maisons, des routes des portails s'ouvrent, nous savourons le
soleil, des traces de mélancolie s'estompent, noires autour des yeux,
le cercle est parfait, les bras m'en tombent ; je plonge je profite du
vent avec toi, il y a tant d'imposture, rien n'est facile, nous restons
là, tout change.

Serge Creppy

Jorge Lucio de Campos

Dorénavent

Voir l'
autre
papil-

loner sa
vocation
nocturne

de s'emplir
et se vider

Je m'aime
et mon corps
brûle

si le soleil
n'est qu'
une couleur -

S'il dit
encore que
les vents

soufflent -
en resumé
: c'est ça

Jorge Lucio de Campos

A partir

Ver o
outro lado
borbole-

tear a
vocaçãõ
noturna

de encher
desaguar
–

Até gosto
e queimo
(encorpo)

aquele sol
sempre
dá cores

se ainda
diz que
o vento

lufa –
em resumo
: isso

Jorge Lucio de Campos

Positions génitales (Seconde version)

à Andy Warhol

Fouet
matinal
jailli
de tant
sourire -
une fois
écume
sur les
épaules

Jorge Lucio de Campos

Pisões genitais (Segunda versão)

a Andy Warhol

chicote
matinal

repuxa
de tanto

sorrir

uma vez
espuma

sobre os
ombros

Jorge Lucio de Campos

Exhibition amoureuse

à *Francis Picabia*

Je voudrais
bien le
nacarat
d'un midi -
son bleu
de cirrus
immobile -
si mon
corps ne
sent pas
ce que
c'est que d' avoir
une âme -
sous le
soleil d'un
tourbillon
être la
nuque

de tes
mains
vides

Jorge Lucio de Campos

Exibição amorosa

a Francis Picabia

Quem
pudera

o nácar
de um

meio-dia –
seu azul

de imóvel
cirro –

se meu
corpo já

não sente
o que é

ter-alma –
sob o sol

de um
torvelinho

ser a nuca
de tuas

mãos
vazias

Jorge Lucio de Campos

Sophie Bykovsky

A l'étouffée

Eteindre le grand four,
car depuis tant de chaleur, l'esprit s'égare
s'évapore
Les pétunias se chargent en liqueurs
Et de tout petits hommes rôtissent
ou marchent à peine sur de longs draps blancs
en levant haut leurs pieds de viande

Un bloc de fois gras dans l'oreille
je tends la main vers plus :
le champagne, ne plus en boire
il mène si vite au centre du monde

Sophie Bykovsky
(Extrait de *Lui offrir*)

Santiago Molina

Una partida de ping pong, Carlos, a los cuarenta años

Aunque todavía juegas bien
ya no son tan interminables las partidas de ping-pong
en et asueto de los sábados por la tarde.
Así táctico y reposado es ahora et estilo de tu juego,
la raqueta erudita cargada de efectos
sabe colocar la pelota en et ángulo
menos custodiado de tu adversario
pero la tarde del sábado es interminable
y los jóvenes que jamás se cansan
de jugar en et gimnasio
a veces pueden ganarte la partida:
la lenta maldad grisácea del tabaco,
et desvelo junto al desnudo de la mujer infinita,
la fiesta con su valse de sempertinas jubilosas
ondulando en et aire nocturno para después caer
pisoteadas en la madrugada
y la resaca brumosa en la mañana perdida
han consumido poco a poco aquel tu soplo altivo
que en los sueños de la adolescencia comparabas
al viento elevando las palometas en la tarde.
Una partida de ping-pong a los cuarenta años,
casi agotado et tesoro de la juventud
y cuando recordar las vanas cosas vale la pena:
la edad en que jóvenes salíamos del gimnasio
a escuchar en casa de alguno de nosotros
los discos en moda de ese tiempo,
las risotadas bajo et sol
a la hora de los chapuzones en la piscina,
las fotografías en grupo tomadas en un balneario lejano
y las vueltas en bicicleta alrededor del parque
son ahora, Carlos, dorados paseos en un país sin fin
adonde se escapa despreocupada y vigorosa la memoria.

Santiago Molina

Une partie de ping-pong, Carlos, à la quarantaine

Quoique tu joues encore bien
les parties de ping-pong ne sont plus aussi interminables
dans le creux des samedi après-midi.
A présent ton style de jeu est tactique et assis
la raquette érudite chargée d'effets
sait placer la balle dans l'angle
le moins gardé par ton adversaire
mais l'après-midi est interminable
et les jeunes gens jamais fatigués de jouer dans le gymnase
peuvent parfois gagner la partie :
la lente malice grise du tabac
les veilles près du nu de la femme infinie
la fête avec sa valse aux serpentins jubilatoires
ondulant dans l'air nocturne jusqu'à tomber
au petit matin piétinés
et la gueule de bois de la journée perdue
ont peu à peu consumé ton souffle altier
que tu comparais dans tes rêves d'adolescence
au vent soulevant les cerf-volants du soir.
Une partie de ping-pong à la quarantaine,
le trésor de la jeunesse comme épuisé,
quand se souvenir des choses vaines vaut la peine :
l'âge jeune où nous quittions le gymnase
pour aller chez l'un d'entre nous écouter
les disques à la mode,
les éclats de rires sous le soleil
à l'heure des plongeurs dans la piscine,
les photos prises ensemble sur une plage lointaine
et les circuits à bicyclette autour du parc
sont à présent. Carlos, des promenades dorées dans un pays sans fin
où s'enfuit l'indolente et vigoureuse mémoire.

Santiago Molina

El verano del fumador de opio

La ausencia de lo que un día amamos se calma
en el invierno con unas gotas de laudanum
pero partida la nieve
enmudecido el canto del cuclillo en la floresta
toda la vida perdida vuelve en la luz del verano
Ann la vagabunda de Oxford Street reaparece
con un mendrugo de pan bajo el farol del día
Fanny de la carretera de Bath retorna
con una rosa inmortal
idéntica a la Rosa de los Vientos
de valle en valle soplan
las cornamusas festivas de la epifanía
el guardián de los cielos
con la llave plateada de un relámpago
abre entonces las tumbas
y los habitantes del recuerdo deambulan en la luz
la sombra de las nubes sobre la tierra
son sus largos pasos que nos siguen
sus voces resuenan en las piedras que arrastra el río
pasan los coches llevados por las riendas del viento
grita alto el cochero
píafan los caballos espantados
de la distancia abolida
y el polvo se pone de pie
se acerca y nos habla con una voz tenue y amarilla
son los muertos que renacen en la clara edad del verano
confesaba a unos cuantos peregrinos en la posada
Thomas de Quincey mientras las visiones se levantaban
del túmulo brumoso de su pipa apacible.

Santiago Molina

L'été du mangeur d'opium

La perte de ce que nous aimions jadis se calme
en hiver par quelques gouttes de laudanum
une fois que la neige est partie
après que le chant du coucou s'est tu dans les bois
toute la vie perdue est de retour dans la lumière de l'été
Anne la vagabonde d'Oxford reparaît
sous le lampadaire du jour avec un bout de pain
la Fanny de la route de Bath s'en revient
avec une rose immortelle
calquée sur la Rose des Vents
de vallée en vallée soufflent
les cornemuses festives de l'épiphanie
le gardien des cieux
ouvre alors les tombes
avec la clef d'argent d'un éclair
et les gens du souvenir déambulent dans la lumière
sur la terre les ombres des nuages
sont leurs larges pas qui nous suivent
leurs voix résonnent dans les pierres que traîne le ruisseau
passent les cochers soulevés par les rênes du vent
haut cri du cocher
piaffent les chevaux épouvantés
par la distance abolie
et la poussière se met debout
s'approche et nous parle d'une voix ténue et jaune
ce sont les morts qui renaissent à l'âge clair de l'été ;
confessé à quelques pèlerins dans l'auberge
Thomas de Quincey tandis que s'élèvent les visions
du tertre brumeux de sa paisible pipe.

Santiago Molina

Trad. S.M., P.L.

Pierre Lamarque

anneau d'or, roses

...

liberté

fraternité

égalité

fougasse

...

maman

...

pango

pango

...

sentiment

...

...

trouvé

...

réfléchir, fléchir

...

papillon coquelicot

...

fra
gi
le

P.

L



la page blanche

septembre/octobre(2003)numéro(28)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Jean Sébastien Gallaire, Marcos Winocur,
Jean Hennequin, France Weber, Michèle
Elbaz, Sarah Péetrovna Struve, Hervé
Chesnais, Philippe Bray, Normand, David
Daurat, Serge Marlot, Serge Creppy, Jorge
Lucio de Campos, Sophie Bykovsky,
Santiago Molina

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.